

Éditorial #3



Nadine Chaurand, Markus Brauer

Nadine Chaurand est chercheur associé en psychologie sociale expérimentale à l'université Pierre Mendès France de Grenoble. Ses recherches portent notamment sur le contrôle social, les normes sociales et l'influence sociale.

Markus Brauer est chercheur CNRS en psychologie sociale expérimentale à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Ses recherches portent notamment sur la variabilité subjective et objective des groupes, la discrimination et le contrôle social.



Étymologiquement, le mot « déviance » vient de *deviare*, qui signifie « s'écarter du (droit) chemin, ne pas suivre les voies établies » par les autres et par la société. Rapidement cette définition va avoir un sens littéral (conservé dans « déviation ») et un sens figuré, attesté en français dès le 14^e siècle dans la traduction des *Ethiques* d'Aristote par Oresme, traduit dans l'idée de déviance. La déviance qualifie ainsi tout individu, toute attitude ou tout comportement qui ne correspond pas aux règles de vie suivies dans la société, qui n'est « pas comme les autres ».

Il existe évidemment une grande variabilité dans les comportements humains, chaque individu étant unique et agissant de manière personnelle. De ce fait, les règles de vie (les « normes ») de la société ne sont pas définies de façon stricte, mais avec une certaine tolérance. Ainsi, il faut qu'un individu s'écarte de manière significative de ces règles pour que l'on qualifie son comportement de déviant.

De façon générale, la déviance a une connotation négative, cela représente quelque chose de dangereux, voire de menaçant, pour l'individu ou pour le fonctionnement de la société même. Le criminel, le malade mental, le pervers sexuel ou le simple marginal sont autant de déviants qui remettent en cause notre bien-être individuel et le bon ordre de la vie en société. En tant que tel, la déviance a longtemps été conçue comme quelque chose qu'il fallait éviter (éviter d'être déviant ou de commettre des actes déviants, et éviter de se trouver face à des personnes ou des comportements déviants). Il nous faut être de

« bons garçons » et de « bonnes filles » et se tenir à l'écart des « mauvaises fréquentations ». En corollaire, la déviance a été considérée comme quelque chose qu'il fallait combattre, qu'il fallait supprimer, soit en l'empêchant d'apparaître (par des menaces ou des sanctions à l'encontre de son auteur), soit en faisant en sorte de la faire disparaître (le plus souvent en excluant l'auteur de façon symbolique ou réelle de la société). La déviance est donc dans la majorité des cas étudiée de pairs avec les réactions qu'elle suscite de la part des témoins.

De fait, il existe des formes diverses de déviance qui ont donné lieu à des conceptions différentes, selon les caractéristiques de la norme qui est transgressée : on peut qualifier de déviant une attitude, un comportement, ou un individu, qui s'écarte, de façon plus ou moins volontaire, des règles en vigueur dans la société, lesquelles sont édictées par l'ensemble de la société ou bien par les instances dirigeantes, et sont formulées de manière plus ou moins explicite, en ayant des conséquences plus ou moins considérables pour les individus, le groupe ou la société, et en suscitant des réactions plus ou moins positives et importantes. Du fait de cette diversité, la déviance est devenue un objet d'intérêt pour un grand nombre de disciplines qui se sont focalisées sur une conception particulière : la médecine, la morale, la justice, la sociologie et enfin la psychologie, en particulier sociale.

Dans le langage courant, la déviance est principalement appréhendée comme transgression de la morale. Ainsi, dans une optique morale, la déviance est conçue comme un phénomène individuel, désignant le fait pour un individu d'adopter des comportements contraires aux standards moraux d'une société. Ces standards moraux sont souvent reliés de façon plus ou moins importante à des standards religieux. Si l'écart de conduite est temporaire et si l'individu accepte de « revenir dans le droit chemin », on considèrera le comportement seul comme déviant, mais si le comportement se répète, ou si l'individu refuse de rentrer dans le droit chemin, alors c'est l'individu qui sera défini comme déviant. Être déviant est alors une caractéristique interne, un trait de personnalité, une « essence ». Le fait de définir le comportement ou l'individu ou le comportement comme déviant a des conséquences en termes de réaction envers cette déviance : le comportement peut être sanctionné, « puni », à la suite de quoi son auteur est « pardonné » et conserve sa place dans le groupe ou la société. Par contre, un individu « déviant » ne peut pas rester dans le groupe, car il représente une menace à la fois pour les autres membres du groupe (il peut les effrayer, les agresser, etc.) et pour la cohésion du groupe (les opinions très divergentes au sein d'un groupe peuvent remettre en cause l'accomplissement des buts de ce groupe). L'individu déviant doit donc non seulement être puni, mais aussi être tenu à l'écart du groupe, pour être éventuellement soigné, il est alors exclu ou enfermé.

C'est cette dernière option, sous une forme un peu particulière qui prévaut dans la gestion de la déviance dans le système judiciaire. En effet, le déviant au sens judiciaire, le criminel, est enfermé en prison (voire exécuté, dans certains pays) afin de ne plus représenter une menace pour la communauté. Dans une optique similaire, les malades mentaux sont internés en établissement spécialisé. Evidemment, ces enfermements ont pour second objectif de « soigner » la déviance, et donc de permettre à l'individu de réintégrer la société ultérieurement.

L'apport des sciences humaines consiste en l'étude de la déviance comme objet social, en relation avec des processus sociaux. La déviance a d'abord été objet privilégié en sociologie, où ont été étudiées les causes, con-

séquences et signification de la déviance par rapport à l'ordre social, sous l'angle de vue de la société dans son ensemble. C'est dans ce contexte que la psychologie sociale a commencé à s'intéresser à la déviance, dans une perspective individuelle, interindividuelle et intergroupe, à partir des années 1930 à la suite des travaux sur les normes sociales. Cet intérêt va marquer une étape importante dans la prise en compte de la déviance.

En effet, l'approche de la psychologie sociale à l'étude de la déviance se démarque de façon intéressante des approches précédentes. En premier lieu la psychologie sociale refuse une essentialisation de la déviance : ce ne sont pas les individus qui sont intrinsèquement déviant, mais leurs comportements et leurs attitudes, dans des circonstances et des environnements donnés, et surtout dans des groupes ou des sociétés donnés. Ainsi, la déviance est quelque chose de relatif, ce qui est évalué comme déviant dans un groupe peut être tout à fait normal et valorisé dans un autre. Par exemple, être résistant pendant la Seconde Guerre Mondiale était un acte déviant car cela ne correspondait pas aux règles de la société de Vichy, qui consistaient à collaborer avec les Nazis.

De plus, la psychologie sociale a « réhabilité » la déviance, qui n'est plus appréhendée uniquement sous l'aspect négatif : un comportement à valence positive mais qui ne correspond pas aux règles de la société est aussi un comportement déviant. Par exemple, donner la majorité de ses revenus à des œuvres caritatives est un comportement positif et valorisé, mais néanmoins déviant. En outre, la déviance peut également être libre de tout jugement de valeur : si la majorité des gens aiment un genre musical et une minorité aime un autre genre, alors cette minorité est déviant, sans que son attitude puisse être évaluée positivement ou négativement.

Cette conception est fondamentale par plusieurs aspects. Tout d'abord, elle permet d'élargir le champ de recherches de la déviance : la déviance « positive » et la déviance « négative » n'ont pas les mêmes causes, les mêmes conséquences, ne sont pas perçues de la même façon, et ne suscitent donc pas les mêmes réactions. De plus, cette conception a également permis de distinguer deux composantes de la déviance, qui suscitent des réactions différentes. En effet, on peut réagir à la déviance à cause de son contenu (on s'insurge devant des propos racistes, par exemple) ou bien à cause simplement de la différence entre le comportement du déviant et le nôtre (si un membre de mon groupe fait dissension, mon groupe perd de sa crédibilité). La psychologie sociale permet donc une relecture totale du phénomène de la déviance, qui se traduit dans la variété des conceptions de la déviance qui ont été étudiées. Les articles présentés dans ce numéro ont vocation à illustrer les développements les plus significatifs de la recherche sur la déviance et la réaction à la déviance, et nous espérons susciter la curiosité du lecteur envers ce thème riche et encore d'actualité.

